

Baptiste Gaillard

poésie

BONSAÏ

H
ÉDITIONS
2018



On l'appelle le cavalier. À eux trois, ils forment le groupe central de la petite forêt.



Deux troncs d'une même racine.

Rêve d'un atelier dont le dépôt est en extérieur, avec des allées délimitées par des rayonnages. La plupart sont vides, installant une impression de potentiels inexploités, une vaste aération où se sentir perdu. Ponctuellement, des saturations sont découvertes à mesure, circonscrites en quelques endroits; des matières dont la présence est alors entendue comme indice d'une classification mystérieuse. Entre elles est une aire encore illisible, soumise au défaut – non-stagnation où flaques et feuilles sont lieux d'une mouvance qui couve. Près de la forêt, partiellement couvert de branches, le dépôt est un atelier humide.

Une forme battue par le vent.

Le mot structuré vient qualifier ce qui peut mieux perdurer, doté de résistances à l'amointrissement. Il en est fait usage pour évoquer la persistance d'un trou, au-delà de l'affaissement qui le menace, dans lequel il est susceptible de se résorber. Il est cependant impropre à la situation. Son pouvoir de recouvrement n'est que partiel.

Dans un petit plateau, pour donner l'impression d'une forêt au bord de la route.

Agglomérats ou formes étalées dont le contour varie au gré des circonstances. De simples amoncellements parfois deviennent des œuvres. Un tissu mutant dans ce qui l'entoure, le bain l'imprégnant, du sable s'incrûstant, et le temps qui passe. De nouvelles propriétés viennent par décantation du regard, à partir d'un inerte, dans une telle habitude face à lui que se perd. La chose n'a pas tant changé que supporté le changement. Une part des qualités vient en faisant, une autre échappe et recommence. Entre-deux, soumis aux contingences, il y a des objets laissés aux forces de l'imprégnation.

Des branches recourbées ou suspendues.

La compression des plaques isole une pellicule d'enduit en sandwich. Une délicate maîtrise quand ça patine sous la pression, puis s'ajuste par gestes circulaires jusqu'à l'alignement. Des particules naviguent de concert dans leur véhicule, de graisses et de leurs charges, avant de s'immobiliser, tout à fait saisies. Les surplus sont chassés, bavant de la tranche des deux plexiglas. Des constellations sont encapsulées, disponibles dans le piège pour une contemplation des poussières, aussi de l'impermanence des fixations.

Que la racine enserre les blocs avant de plonger
en terre.

Une cavité plus singulière dans la façade, parmi de
moindres ayant pour origine la coulée du béton, des
gaz libérés de la pâte au moment de durcir, sans
qu'elle n'ait eu le temps de se refermer derrière. En
creux des bulles, pour une texture sans rien. De
cette béance au contraire émerge quelque chose de
singulier, le prolongement visible de ce qu'il y a
invisible en sous-couche. Haie, broussaille, plantes
perforantes. Pour que perdure l'orifice, mou ultime,
le plan mur doit soutenir encore par compacité.

En fonction du correctif apporté.

Des ouvertures se referment aussitôt, prises dans un environnement constamment s'affaissant. Une dépression qui se forme dans un manque de tenue. S'y forme également sa résorption.

Deux à trois semaines de latence, puis au bout de trois à six mois.

Dans la vase, les grumeaux, des os voisins du caoutchouc.

Un mélange de sable, d'argile, et de terreau.

La dimension excède, la formule intransitive.

Dans un récipient plein d'eau.

En surface lunaire ou dans un paysage désertique.
Avec des roches dans un fond de poussières.

La dose de liquide dans un petit tas.

Elles échappent à la masse et deviennent plus vibrantes. Tout se rassemble parmi les débris, de la grève aux pontons, parcourant un circuit sans fin. La fréquence des balayages dépend. De nouveaux contours se font à chaque passage, des transports nécessairement transformants.

À la fin de la saison des pluies.

Un endroit où se condense et dégouline. Comme des formes incrustées d'arêtes et de coquilles sont dans la pierre. Les gouttes résonnent les unes après les autres, puis toutes ensemble avant de se perdre à nouveau. Des rythmes différents se récupèrent.

Le bonsaï étant une forme contrainte donnée à une espèce naturelle, afin d'en obtenir une image miniature, de la négligence à son égard mènera à une reprise de vigueur sous forme de débordements. Son extinction en tant que bonsaï commence par la surabondance ; de nouvelles impulsions non jugulées rendent au spécimen son naturel. Échappant aux contraintes qui faisaient de lui une image, par croissances et par bourgeonnements en tous sens, le petit arbre cesse. Tout un désordre en pleine taille, fait de torsions, d'écarts, de reprises.